

A N N E - M A R I E D E S P L A T - D U C

l'Enfance Soleil
ou

Flammarion

Introduction

A ombreux sont ceux qui ont écrit sur moi ou plutôt sur mon règne, comme si tous ces gens qui m'avaient côtoyé prétendaient me connaître. À dire vrai, en parlant de ma personne, ils parlaient surtout d'eux, de leur famille qu'ils essayaient de placer à la cour ou des bonnes grâces qu'ils espéraient de moi. La plupart ont rédigé leurs Mémoires, et comme ils ont vécu à la cour, je suis mêlé à leur existence, mais ce n'est point uniquement de ma vie qu'il s'agit. De plus, ils se sont intéressés à moi lorsque je suis devenu le Roi-Soleil, parce qu'il y avait de la gloire à mentionner mon nom, à dire que l'on m'avait connu. Mais l'enfant, l'enfant que j'étais, qui en a parlé ? Pas grand monde. Ceux qui l'ont le mieux fait sont mes valets de chambre, le sieur Marie Du Bois et le sieur Pierre La Porte... mais être décrit par ses valets n'est pas ce que l'on peut souhaiter de mieux pour un monarque. Mme de Motteville, Mlle de Montpensier et la chère Marie Mancini ont elles aussi laissé courir leur plume... Je n'en suis point trop satisfait.

Moi-même, j'ai dicté mes Mémoires à plusieurs secrétaires, Rose, Périgny, Pellisson, mais c'étaient en fait des directives que je voulais laisser à mon fils. Rien de personnel. Pourtant, j'aimais écrire, aussi ai-je entrepris de rédiger seul le récit de mon enfance jusqu'à mon mariage afin, peut-être, d'expliquer l'adulte que je suis devenu.

Ne voulant pas courir le risque de prêter à raillerie parce que je m'y montre tel que je l'ai été et non point en tant que roi, j'ai soigneusement caché le manuscrit. J'espère seulement qu'il ne sera pas découvert trop tôt afin qu'il ne porte pas préjudice à ma descendance, et s'il l'est, je souhaite que ce soit par une personne qui aura à cœur de découvrir l'enfant que j'étais et qu'elle m'aimera.

Cependant, il se peut que je mélange un peu les dates. Les chiffres ont toujours été mes ennemis. Mais pour les sentiments, je n'ai rien oublié.

PREMIÈRE PARTIE

Un Dauphin heureux

CHAPITRE 1

*Quand je pousse mon premier
cri*

 Je suis né le 5 septembre 1638 au château Neuf de Saint-Germain.

Mon père, Louis XIII, roi de France et de Navarre, avait épousé Anne d'Autriche, infante d'Espagne en 1615. Ma mère avait fait deux fausses couches, qui avaient tant désespéré mon père que pendant seize ans il avait été dégoûté d'approcher sa femme. Je dois dire aussi qu'elle avait été soupçonnée d'avoir trempé dans un complot qui visait à éliminer son époux pour donner le trône à Gaston d'Orléans, frère de mon père. Dès lors, on comprend mieux que le roi ait préféré se tenir éloigné d'elle quelque temps.

Cependant, les moines, les nonnes et les sujets de France multipliaient les prières pour que naquît un Dauphin. La reine avait déjà trente-six ans et bientôt elle ne pourrait plus procréer. Tous prièrent tant pour que le roi se couchât près de la reine qu'ils furent exaucés... d'une bien curieuse manière en vérité.

Par un jour froid et lugubre de novembre, Louis le Juste, alors âgé de trente-six ans, s'en revenant de la chasse dans les forêts de Versailles, avait décidé de faire halte au couvent des sœurs de la Visitation Sainte-Marie, situé à l'une des portes de Paris, pour saluer la jeune Louise Angélique de La Fayette. C'était une ancienne suivante de la reine dont il était tombé éperdument amoureux. Mais la belle avait préféré le couvent, et comme Louis le Juste était chaste et pieux, il respecta son choix. Le roi et la jeune novice discutèrent longuement dans le parloir à peine éclairé par une chandelle.

Dehors, le vent se leva, le ciel s'obscurcit. Bientôt l'orage gronda.

On vint prévenir le roi, qui avait prévu de passer la nuit à Saint-Maur, qu'il serait imprudent d'aller si loin quand le Louvre était à deux pas. Le roi hésita. Son lit et ses tentures, qui l'avaient suivi dans le petit pavillon de chasse de Versailles, avaient été transportés jusqu'au château de Saint-Maur pour son coucher. L'orage redoubla, les éclairs zébrèrent le ciel, le tonnerre claqua.

– Sire, il devient par trop dangereux de voyager alors que les éléments sont déchaînés, insista le capitaine chargé de la sécurité.

Le roi finit par céder.

On courut prévenir le palais de l'arrivée de Sa Majesté. Son appartement étant vide et froid, la reine lui proposa le sien et même son lit baigné d'une chaufferette de braises.

Et Louis accepta de dormir avec son épouse.

Neuf mois plus tard, la reine fit transporter son lit dans la chambre royale sise dans l'aile septentrionale du château Neuf de Saint-Germain. Elle voulait ainsi honorer son époux et mettre de son côté toutes les puissances divines qui, protégeant le monarque pendant son sommeil, protégeraient également la naissance de son fils. Car ce serait un fils. Les clairvoyants l'avaient tous prédit et les dames les plus âgées de sa maison le lui avaient assuré grâce à certains signes qui ne sauraient tromper.

Ma mère ressentit bientôt les premières douleurs.

Dame Péronne, la sage-femme, et Bouvard, le médecin, déclarèrent la naissance imminente.

Aussitôt, on fit prévenir les médecins, les princes, princesses, les personnages importants du royaume et les gens d'Église, qui se précipitèrent au château Neuf, car l'accouchement d'une reine doit s'accomplir en public afin d'éviter toute tromperie. Il ne manquerait plus que l'on remplaçât la petite fille née des entrailles de la reine par le petit garçon d'une domestique afin de conserver la couronne !

Le premier arrivé, après le roi, pâle et anxieux, fut son frère Gaston d'Orléans appelé *Monsieur*. Sans enfant mâle du roi, il était son successeur. Et nul doute qu'il avait dû faire brûler des centaines de cierges pour que ce fût une fille qui vint au monde.

Il y avait aussi les princesses de Condé et de Montmorency, la comtesse de Soissons, la duchesse de Vendôme, la duchesse de Bouillon, toutes les dames de la maison de la reine. Les hommes n'étaient point

absents, puisque assistèrent à cet événement : le premier président du parlement de Paris, le prévôt des marchands, le chancelier, les surintendants des finances et un nombre impressionnant d'ecclésiastiques, sans compter l'apothicaire, deux chirurgiens et leurs aides. En tout, une bonne cinquantaine de personnes. Le seul absent était Richelieu, le Premier ministre, resté en Picardie avec les troupes royales.

Le vieil évêque de Lisieux commença par dire une messe, puis l'évêque de Meaux, ne voulant pas être en reste, en enchaîna une seconde.

Il faut croire cependant que je n'étais point trop pressé de voir le jour, car si ces messes calmèrent les angoisses de ma mère, elles ne me firent point naître aisément.

La reine souffrit le martyre pendant huit heures.

Les hommes quittèrent peu à peu la chambre pour ne plus entendre ses cris et se mirent à jouer aux cartes ; les femmes sortirent leur chapelet et s'abîmèrent dans la prière. La sage-femme et le médecin commençaient à s'inquiéter. Vers onze heures, on pensa même que la reine allait mourir en couches tant elle souffrait et tant elle était faible, perdant plusieurs fois connaissance.

Et puis la reine poussa si fort, la sage-femme tira si bien que je consentis à venir au monde et à émettre mon premier cri. Aussitôt, on s'assura de mon sexe, et la clameur se répandit dans la chambre, puis dans tout le château :

– C'est un Dauphin !

Après ma longue et difficile arrivée sur terre, afin de me fortifier, le médecin de Sa Majesté me mit entre les lèvres une cuillère contenant un peu d'électuaire : une pâte molle constituée de miel, de vin de grenache et comprenant une soixantaine de poudres diverses. Ensuite la sage-femme me lava avec du vin vermeil mélangé à de l'huile de rose, elle me sécha et entreprit de m'emmailloter, roulant autour de mon corps, des pieds jusqu'au cou, de longues bandes de coton qui me contraignirent à une immobilité parfaite. Cela ne fut pas de mon goût, et je le signifiai en hurlant aussi fort que mes jeunes poumons me le permirent.

On m'a dit que les dames présentes louèrent ma vigueur et s'extasièrent sur mon visage poupin, mon petit menton rond, mes oreilles bien ourlées, mon nez droit et ma charmante bouche. J'étais la perfection même.

Le roi s'approcha de ma mère et, après lui avoir accordé un baiser, lui dit d'une voix que l'émotion faisait bégayer comme à son habitude :

– Vous avez beaucoup souffert, il me semble, mais je suis bien aise que vous m'ayez donné un fils.

– C'est Dieu, Sire, qui vous l'a donné, répondit ma mère.

L'évêque de Meaux versa quelques gouttes d'eau sur mon front et prononça les paroles qui faisaient de moi un enfant de l'Église catholique :

– Je te baptise, Dieudonné, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Le roi, mon père, se rendit à la chapelle du château Vieux avec toute la cour pour y entendre un *Te Deum*. Puis la compagnie des Suisses fit une haie dans la cour entre les deux châteaux et je quittai ma mère dans les bras d'un huissier pour regagner la chambre tendue de damas blanc, que l'on avait aménagée pour moi au premier étage.

Après la moiteur, les odeurs lourdes de sang, de sueur, auxquelles se mêlaient les parfums entêtants des personnes présentes dans la pièce où j'étais né, je fus agréablement surpris par la fraîcheur de l'air sur mon visage.

C'est sans doute à ce premier plaisir que je dois mon goût pour le plein air.

Ensuite je passai des bras de Mme de Lansac, ma gouvernante, à ceux de Mme de La Girardière, ma nourrice, qui me donna le sein.

Certes, je n'ai aucun souvenir de tout cela, mais j'en ai si souvent entendu le récit par toutes les dames ayant assisté à l'événement que je suis à même de le conter comme si j'y avais été... et après tout, j'y étais bel et bien.

Il paraît que la France entière fêta ma naissance.

Dans toutes les villes et tous les villages, on ouvrit des barriques de vin, on chanta, on dansa et on alluma de grands feux.

Paris voulut célébrer encore plus dignement que les autres ma venue.

Toutes les boutiques furent fermées et dans les rues on servait à boire et à manger à volonté. Pour paiement, il suffisait de crier : « Vive le Roi ! » Les cloches des églises sonnèrent à toute volée. La Bastille fit tonner ses canons à assourdir toute la population, et un nombre incalculable de bouêtes¹ éclatèrent. Le soir venu, des feux de joie s'allumèrent aux carrefours et des chandelles brillèrent à toutes les fenêtres. Sur la place de Grève, le prévôt des marchands et les échevins de Paris installèrent un immense bûcher superbement décoré, qui brûla une grande partie de la nuit.

Le lendemain matin un *Te Deum* fut chanté à la cathédrale Notre-Dame.

L'ambassadeur de l'Angleterre, celui de la Savoie, des États de Hollande et de Venise rivalisèrent d'invention pour m'honorer, chacun espérant faire un présent plus beau, plus grand, plus riche que son voisin.

Les moines des abbayes de la capitale organisèrent de magnifiques processions et chantèrent de superbes messes.

Les villes de province se livrèrent aussi à des réjouissances ; certains gouverneurs même, emportés par l'euphorie, ouvrirent les prisons.

Ma vie commençait sous les meilleurs auspices.

D'ailleurs, ma mère avait demandé à plusieurs astronomes de dresser mon horoscope. Le dominicain philosophe Thomas Campanella lui annonça :

1. Petits mortiers de fer que l'on bourrait de poudre.

– Majesté, la constellation du Dauphin est composée de neuf étoiles et des neuf muses. Elle est environnée de l'Aigle, signe de grand génie, et de Pégase, puissant cavalier. Les poètes, les historiens, les orateurs le chanteront. En outre, il est né un dimanche, jour du soleil.

Il y avait beaucoup de vrai dans cette prédiction.

CHAPITRE 2

Où je fais le bonheur de mes parents

*L*itôt après ma naissance, le roi ordonna la formation d'une garde afin d'assurer ma sécurité. Il en confia le commandement à Guitaut, un de ses plus fidèles serviteurs. Il ne se trompa point. Plus tard, je trouvai en cet homme une affection sincère et bourrue qui me le fit beaucoup apprécier.

Mon père était si heureux qu'il venait souvent me visiter dans ma chambre comme pour s'assurer qu'il ne rêvait point. Parfois, il était accompagné d'un ambassadeur ou d'un personnage important de l'État, qui saisissait ainsi l'occasion de faire sa cour en s'extasiant sur ma beauté. Pendant plusieurs jours, le défilé fut presque continu.

Pour les honorer, mon père leur permettait de franchir la balustrade de bois sculpté qui entourait mon berceau.

Toutes ces visites faisaient les affaires de la gouvernante et de la nourrice, car selon le protocole elles devaient être présentes dans la chambre chaque fois

et accepter avec modestie le présent que ne manquait pas de leur faire la personnalité admise à me contempler. Plus le rang du visiteur était élevé, plus gros était le présent. Parfois, un noble personnage allait même jusqu'à offrir une babiole en argent à la remueuse. C'était elle qui bougeait mon lit en cadence afin de m'endormir.

Je n'appréciais point ce remue-ménage, ce brouhaha, et les parfums capiteux dont tous ces gens s'aspergeaient m'incommodaient. Et que dire de ces visages inconnus penchés sur moi ? Sans compter qu'il y avait aussi ceux des gens de ma maison que j'apercevais furtivement : les chambrières, les domestiques entretenant les feux et les chandelles, l'huissier qui gardait ma chambre, le lavandier qui s'occupait de mon linge, le cuisinier, le maître d'hôtel, le médecin et d'autres encore que je ne saurais citer. Aussi, je goûtais fort les moments où l'huissier me prenait dans ses bras pour me faire traverser le jardin (ah ! l'air pur et frais sur mon visage) afin de me conduire auprès de ma mère.

Elle me murmurait des mots doux qui me chatouillaient délicieusement l'oreille. Ceux qu'elle répétait le plus souvent étaient : « *Nino mio... Nino mio...* »

Elle s'enquêrait de ma santé auprès de Mme de Lansac et questionnait Mlle de La Girardière, la nourrice :

- Prend-il bien le sein ?
- C'est que, Madame, expliquait la nourrice, Monseigneur le Dauphin a déjà deux dents, ce qui est fort douloureux pour moi.

Ma mère riait et, me chatouillant le menton, elle s'exclamait :

– Les enfants qui naissent pourvus de dents sont promis à un grand destin !

Las, mes dents précoces et ma voracité me valurent bien des ennuis. Ma première nourrice à qui j'avais meurtri les mamelons quitta son poste. Sa remplaçante poussa un tel cri lorsque je la mordis que je fondis en larmes. Il y eut alors une valse de nourrices autour de mon berceau. Beaucoup, voulant avoir l'honneur et l'avantage de nourrir un futur roi, me prêtèrent leurs seins. Des grimaces de ma part prouvaient à la gouvernante, attentive à me satisfaire, que le goût de leur lait ne me plaisait pas, et quand, par chance, leur lait avait le goût sucré et mielleux qui faisait mes délices, elles ne résistaient pas à la douleur causée par mes petites dents pointues.

La gouvernante se désespérait, le médecin du roi se désespérait et ma mère se désespérait tout autant.

Ces changements de lait et ces agacements me firent venir sur le visage et le crâne des rougeurs. À certains endroits, ma peau était devenue si sèche qu'elle partait en minuscules particules de poussière. Je ne devais point être beau à voir d'autant que, ne parvenant pas à téter suffisamment, je pleurais sans cesse.

Ma mère se désolait :

– Pauvre petit Louis, dans quel état êtes-vous ?

Elle me glissa autour du cou un chapelet ayant appartenu à saint Ignace afin qu'il me protégeât.

Le médecin tâcha de mélïorer¹ mon état en me frottant le ventre avec de l'huile d'absinthe, le nombril avec de la civette et le visage avec du beurre et de l'huile d'amande douce. Le résultat ne fut pas probant.

– C'est le lait, Madame, s'excusait-il auprès de ma mère.

– Eh bien, trouvez donc une nourrice ayant un bon lait !

C'était facile à dire... mais toutes celles qui s'étaient présentées avaient échoué. Le médecin craignait que cette histoire de nourrice ne le fît renvoyer de la cour. Un matin, passant en voiture par Poissy, il aperçut devant une mesure une robuste paysanne allaitant un nourrisson de quelques mois. Il s'arrêta. Après quelques minutes de conversation, la jeune femme accepta de lui faire goûter son lait à même son sein. Satisfait, il lui proposa de venir à Saint-Germain afin de devenir ma nourrice.

Quelques heures plus tard, la douce Perrette me présentait son sein rond et blanc. Je bus goulûment et elle ne se plaignit point de mes dents...

Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était être dans les bras de ma mère et entendre sa voix. Tous les jours, l'huissier me portait au château Neuf où je passais des instants délicieux à me faire cajoler par elle et chatouiller par ses dames d'honneur. Lorsque je riais aux éclats, toutes les dames riaient aussi.

1. Améliorer.

Je ne voyais plus mon père. La guerre, la chasse, les voyages l'accaparaient. Il ne me manquait point puisque j'étais entouré de tendresse.

Un après-dîner¹ d'avril, je quittai enfin les langes. Ma transformation s'opéra devant toutes les dames de la maison de la reine. Ma cousine, Anne Marie de Montpensier², eut l'honneur de me présenter ma chemise. Elle avait perdu sa mère à la naissance, et ma mère l'aimait beaucoup. Mme de Lansac me passa un corps de jupe en soie, sur lequel on m'enfila une robe de satin blanc brodé de fil d'argent. Toutes les dames poussèrent des cris d'admiration. J'y répondis par des souris³ ravis, parce que, ma foi, il est fort agréable d'être ainsi l'objet de l'attention des gens qui vous entourent.

La liberté de gigoter que me procura ma nouvelle tenue me combla, et comme je mangeais bien, je devins, paraît-il, un fort joli poupon rose et rond, le front haut, les yeux bruns, le nez fort au-dessus d'une bouche ravissante et charnue, des boucles de cheveux châtain m'encadrant le visage.

Ma mère prit encore plus de plaisir en ma compagnie ; d'autant que je commençais à gazouiller.

Lorsque le temps était beau, elle venait me chercher et, dans son carrosse, nous parcourions la forêt et la campagne, toujours accompagnés de Mme de Lansac

1. Après-midi.

2. Elle était la fille de Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII. Elle était alors âgée de onze ans.

3. Sourire.

et de la nourrice. L'une des trois femmes me tenait à côté de la fenêtre, rideaux levés, pour me laisser voir le paysage, apercevoir un animal ou admirer les chevaux de la garde qui escortaient notre promenade. Parfois, lorsque nous traversions un village, un paysan découvrant l'écusson royal sur la voiture ôtait son chapeau par respect, alors que les plus fougueux le lançaient en l'air en criant :

– Vive Monseigneur le Dauphin !

Mère les remerciait de quelques pièces. Cela m'amusa fort.

Au matin du 25 mai, j'assistai au départ de mon père pour la guerre.

L'huissier me tenait dans ses bras sur le perron à côté de ma mère, de ma gouvernante et de quelques dames. La vue du régiment de mousquetaires m'impressionna.

Lorsque mon père, vêtu d'un costume sombre galonné d'argent, parut, les officiers crièrent d'une seule voix :

– Vive le Roi !

Ce qui me fit sursauter.

M. de Cinq-Mars, grand maître de la garde-robe, portait un pourpoint gris clair doublé de soie écarlate brodée. Il ôta son chapeau de plumes et me baisa la main. Attiré par la dentelle qui voletait sur lui, je retins l'un de ses doigts pour jouer.

Mon père s'approcha alors de moi et posa ses lèvres sur mon front.

– Soyez sage, mon fils, et que Dieu vous garde, me dit-il.

Il monta ensuite sur son cheval et donna le signe du départ en levant son chapeau. Les tambours se mirent à battre et les trompettes à jouer. J'applaudis à cette musique joyeuse et je suivis des yeux les cavaliers quittant la cour jusqu'à ce que la dernière queue de cheval eût disparu.

Le 25 août, jour de la Saint-Louis, ce fut ma fête.

Le cardinal de Richelieu, qui était mon parrain, m'apporta une petite épée de six pouces¹. Le pommeau était serti d'une couronne de diamants, et la lame en acier de Tolède était glissée dans un fourreau ouvragé en cuir de Russie. Une duchesse m'offrit un petit tambour et un chapeau orné d'un triple panache de plumes blanches comme celui que j'avais fort aimé chez M. de Cinq-Mars.

Immédiatement, je saisis les baguettes pour frapper le tambour avec force.

Ma mère, se bouchant les oreilles des deux mains, rit de mes exploits et s'exclama :

– Nul doute, il aimera la musique !

Elle s'extasia sur la richesse de mon épée et recommanda qu'on la rangeât soigneusement, car je pouvais me blesser.

Enfin, on me conduisit à un balcon du château Vieux, et les gens massés de l'autre côté des fossés

1. Un pouce équivalait à 2,70 cm.

purent ainsi me contempler. Mme de Lansac, qui me tenait fermement par crainte de me voir basculer dans le vide, m'incita à enlever mon chapeau pour saluer la foule qui criait :

– Vive le Dauphin !

Mais j'étais gauche et j'y parvenais assez mal, d'autant que je ne comprenais pas encore pourquoi tous ces gens étaient là et pourquoi ils criaient si fort et avec tant de joie un nom qui n'était pas le mien, puisque ma mère me nommait petit Louis. Je ris pourtant à la vue de ceux qui lançaient en l'air des chapeaux moins beaux que le mien. Rapidement, le spectacle me lassa, et je me tortillai en grognant pour retrouver mon tambour.

Ma mère proposa ensuite d'aller se promener dans les grottes¹ afin d'y trouver un peu de fraîcheur, car le temps était à l'orage.

J'appréciais beaucoup le mouvement des automates, ne sachant où donner du regard tant il y avait de curiosités. C'était toujours un enchantement d'entendre chanter des oiseaux, de voir nager des poissons d'argent, tout en craignant à chaque instant que des monstres n'apparaissent pour m'entraîner au cœur des fontaines ou encore m'asperger d'un jet puissant. Mais comme les dames qui m'entouraient riaient fort, je me montrai courageux, d'autant que je pouvais

1. Henri IV avait fait construire par les frères Francine sous les terrasses du château Neuf de Saint-Germain des grottes animées d'automates.

effrayer à mon tour le dragon en tapant sur mon tambour.

Des éclairs et quelques coups de tonnerre nous ramenèrent dans la galerie du château Neuf, où ma mère avait convoqué ses violons. Cela me fit un grand plaisir, car la musique me ravissait. Tantôt je l'écoutais fort calmement, tantôt je dansais tandis que Mme de Lansac tenait mes lisières. Parfois même, lorsque la musique interprétait un air entraînant, Marie de Hautefort, la dame d'honneur de la reine qui avait ma préférence, me faisait tourner dans ses bras.

En fin de journée, j'étais épuisé, et l'on me coucha dès que ma mère eut récité ses prières à genoux, à mon côté.

En octobre, je marchais.

Le roi, revenu victorieux de la guerre avec son ami M. de Cinq-Mars, demanda à me voir. J'étais, à ce moment-là, dans les bras de Marie de Hautefort en train d'écouter un morceau de violon que j'aimais tout particulièrement. Vite, on chassa le musicien et la dame d'honneur, et cela me chagrina. Mme de Lansac me conduisit auprès de mon père en m'abreuvant de recommandations :

– Vous serez gentil avec le roi, c'est votre papa. Vous devrez lui tendre votre front pour un baiser et ne point vous montrer renfrogné.

Le roi, mon papa ? J'avais le vague souvenir d'un homme sur un cheval noir et d'un chapeau à plumes.

Celui-ci n'avait ni cheval ni chapeau, et il m'accueillit d'un tonitruant :

– Ah ! mon fils, comment vous portez-vous ?

Comme j'étais peu habitué aux voix masculines, la sienne m'effraya, et je cachai mon visage dans le giron de ma nourrice, qui aussitôt me chuchota :

– Dites bonjour à votre papa.

Je refusai.

Le roi saisit ma main contre mon gré et l'embrassa. Sa moustache me piqua. Je retirai vite ma main et je hurlai d'effroi.

– Comment ? grogna-t-il fort mécontent, voilà donc que mon fils a peur de son père !

Quelques jours plus tard, tout le monde s'affaira. La cour quittait Saint-Germain, car c'était la Saint-Hubert, la période de la chasse aux cerfs, et le cerf se chasse à Fontainebleau.

Le voyage fut un enchantement. Je n'avais pas assez d'yeux pour tout voir. Les mousquetaires nous escortaient, et le fidèle Guitaut ne quittait pas ma portière.

Fontainebleau me plut parce que je n'avais point besoin de sortir pour visiter ma mère et jouer avec ses dames. Une galerie reliait ma chambre à ses appartements.

Le soir, pour m'endormir, une des dames d'honneur prenait plaisir à venir me lire un conte. Mon préféré était *Peau d'Âne*. J'aimais ces histoires de fées, de Carabosse, de gentils princes et de douces princesses. Les malédictions que les méchants jetaient sur les bons me faisaient frémir, mais j'avais compris que l'amour finissait toujours par triompher de tous les pièges.

Fontainebleau se prêtait parfaitement à mes rêveries tant le château était étrange et biscornu et les forêts profondes.

Ma mère fit venir un peintre, et je posai avec elle. Cela me parut un exercice des plus longs et des plus ennuyeux. On m'habilla de ma plus belle robe de damas bleu et d'un long devantier blanc bordé de dentelle de France, puis on m'enfonça sur la tête un bonnet de fin linon blanc, dans lequel on planta une superbe plume bleue. Je devais ressembler aux mousquetaires dont j'admirais le panache, et cela me gonfla d'orgueil. Mais comme il fallut reprendre la pose plusieurs jours à la suite, je me lassai fort vite de la peinture.

— Pourtant, plaisanta ma mère, il faudra vous y faire. Être roi, c'est aussi poser pour la postérité !